

Technologie et émancipation

Depuis les Lumières et le mouvement des Encyclopédistes, la question est: la technique nous aide-t-elle à nous émanciper, à faire de chacun de nous un être autonome et qui pense par lui-même? Accessoirement, la question que je me pose est : est-ce que le métier d'écrire que j'ai choisi est aussi une technique qui m'aide à répondre à cette question des Lumières?

(Je parle ici de technique et non de technologie qui est, à proprement parler, le discours sur la technique. Quand on utilise le mot de technologie, on risque de ressembler à qui parlerait de musicologie quand il s'agit de musique.)

Deux techniques principales marquent notre modernité et l'époque contemporaine. D'une part les techniques qui augmentent la vitesse de nos déplacements, d'autre part celles qui accélèrent la vitesse de nos communications.

Pour la vitesse de déplacement, voici les chiffres. Jusqu'en 1840, un humain ne pouvait être transporté plus rapidement qu'à dos de cheval ou sur un navire dont la vitesse n'excédait pas 16 km/h. L'allure moyenne des coches de poste était du même ordre. Sur de courtes distances, en se laissant emporter par le courant d'une rivière ou sur un toboggan, nos ancêtres pouvaient faire l'expérience d'une vitesse plus élevée, mais s'il fallait aller à pied de Genève à Berlin ou en bateau du Havre à New York, impossible d'augmenter cette vitesse. De 1850 à 1930, la vitesse moyenne des locomotives à vapeur est de 105 km/h, celle des bateaux à vapeur de 58 km/h. À partir de 1950, les avions à hélice avancent en ligne droite sur les voies célestes à 500–600 km/h. À partir de 1960 de 800 à 1100 km/h pour les avions à réaction. Ces vitesses sont des moyennes, dans quelques cas (Concorde, fusées), elles sont dépassées, mais ce qui compte ici, c'est la possibilité généralisée qui s'offre au déplacement humain et qui nous apparaît comme ›naturelle‹, techniquement parlant.

De cette évolution de la vitesse de déplacement découle un rétrécissement de la géographie du monde que chacun a pu éprouver.

Daniel de Roulet,

1944 à Genève, est l'auteur de ›La Simulation humaine‹, une suite de dix romans qui se termine par ›Le démantèlement du cœur‹. Il publie aussi des chroniques et des essais (www.daniel-deroulet.ch).

En ce qui concerne la vitesse de nos communications, les avancées techniques sont encore plus spectaculaires. Au 20^e siècle, la découverte de la nature de la matière

connaît des progrès dont les sciences exactes ne se sont pas encore remises. La compréhension plus fine des atomes, des électrons et de particules élémentaires toujours plus petites permet des applications aussi inattendues que l'énergie nucléaire dans les années 1940 et l'électronique tout de suite après. L'utilisation maîtrisée des flux d'électrons par l'informatique ainsi que la mise au point d'une logique binaire ouvre à la fin du 20^e siècle un champ nouveau au transport d'informations volumineuses à des vitesses proches de celle de la lumière. Alors que les postes mettaient plusieurs jours à faire passer un message complexe d'un continent à l'autre, il est aujourd'hui transmis de manière quasi instantanée.

Cette double innovation, transport accéléré des humains et transport de l'information, redéfinit notre rapport au monde. L'espace de nos vies, que nous savons par ailleurs limité à une seule planète, s'est rétréci au point que nous allons de Genève à Berlin en deux heures sans plus avoir conscience des paysages que nous survolons. De même pour un message numérisé, échangé entre ces deux villes, la communication, bien qu'elle passe par des satellites géostationnaires à des milliers de kilomètres, se fait de manière immédiate. Conséquence de ces développements techniques, une abolition de l'espace qui trouble aussi la perception de notre temps de vie. Ce qui disparaît, ou du moins ce qui change radicalement, c'est la répartition entre passé, présent et futur qui était la manière quasi hégémonique que notre culture et nos arts avaient de considérer l'écoulement du temps.

Le présent n'existe plus, nous n'avons plus un moment à lui consacrer et ceci se vérifie à travers de nombreux phénomènes que nous nommons l'un après l'autre sans voir qu'ils sont tous la conséquence de cette double accélération, engendrée par les nouvelles techniques. C'est ce que la théorie critique allemande a si bien constaté. Je cite Hartmut Rosa:

»Si nous définissons notre présent, c'est-à-dire le réel proche, comme une période présentant une certaine stabilité, un caractère assez durable pour que nous y menions des expériences permettant de construire l'aujourd'hui et l'avenir proche, un temps assez conséquent pour que nos apprentissages nous servent et soient transmis et que nous puissions en attendre des résultats à peu près fiables, alors on constate une formidable compression du présent. À l'âge de l'accélération, le présent tout entier devient instable, se raccourcit, nous assistons à l'usure et à l'obsolescence rapides des métiers, des technologies, des objets courants, des mariages, des familles, des programmes politiques, des personnes, de l'expérience, des savoir-faire, de la consommation.«

Utilisant cette nouvelle situation qui définit notre rapport non seulement à la technique, mais à la vie sur terre (sans parler des dégâts à la nature), le système économique dominant n'a pas manqué d'en tirer avantage. Le monde s'étant rétréci et le temps accéléré, le capitalisme s'est emparé de ce nouvel avantage pour augmenter l'exploitation des humains, pour les mettre tous en concurrence dans un marché du travail mondial. On connaît la chanson, elle s'appelle mondialisation.

L'accélération technique qui accompagnait le projet de la modernité se retourne aujourd'hui contre ce projet. Au lieu de garantir l'autonomie (l'épanouissement) des individus, elle les enferme dans un éternel présent plein de fulgurances, de frémissements, mais pétrifié. L'immobilité fulgurante de Paul Virilio signifie que rien ne reste ce qu'il est, alors que rien d'essentiel ne se transforme. L'accélération s'est retournée contre le projet de la modernité qui continue de nous tenir à cœur.

La mondialisation, favorisée par la technique, promue par le système hégémonique et ses thuriféraires médiatiques, n'est pourtant pas la seule utilisation possible des développements scientifiques et techniques. Je voudrais ici définir d'autres manières de se comporter face à cet état du monde. On peut trouver des réponses différentes à cette situation qui confisque notre présent. Et parmi ces réponses choisir celle qui conviendra le mieux à notre désir d'émancipation, à la promesse des Lumières.

Il y a d'abord, bien sûr, la fuite en avant. Cette vieille croyance scientifique qui fait dire aux savants fous que la technique résoudra tous les problèmes qu'elle a posés et qu'en plus de nouvelles avancées permettront enfin de réaliser le rêve des Lumières. Ainsi la fusion de l'atome résoudra les questions non résolues par la fission nucléaire, les nanotechnologies répareront nos organismes défectueux, le clonage et des découvertes encore plus étonnantes allongeront notre durée de vie à l'infini. Je ne crois pas à ces balivernes.

Une autre position, absolument inverse, propose le freinage d'urgence. Nous allons droit à notre perte, il est minuit moins cinq dans le siècle. Vieux slogan qu'on voyait sur les murs : « Arrêtez la Terre, je veux descendre. » Cette solution qui semble d'actualité chaque fois qu'une nouvelle catastrophe dévaste une partie de la planète se heurte vite à nos habitudes de confort. Elle est surtout impraticable en l'absence d'une stratégie de transition largement acceptée. Une version moins extrême de cette attitude consiste à se tourner vers le passé qui aurait eu des traits plus positifs. Ainsi des gens que l'on croyait ›progressistes‹ (parce que Marx et l'École de Francfort avaient accompagné cette accélération sans la critiquer) veulent désormais retourner au temps d'avant la mondialisation, au temps de la Nation ou de la République. Ces nouveaux ›réac-

tionnaires» voudraient démondialiser notre planète, rétablir le pouvoir des États souverains. Comme si on ne savait pas à quelles guerres mène cette illusion.

Puisque ni la fuite en avant ni le freinage d'urgence ne sont praticables, certains utilisent une stratégie d'accommodement. Il s'agit dans le meilleur des cas de prendre la situation avec humour. Puisque le présent, le temps de la réflexion, nous a été volé par la technique, renonçons-y, décrétons la fluidité généralisée. Plus d'identité marquée, plus de pensées valables au-delà d'un jour, plus de biographies que nous tenons en main, juste de l'agitation et quelques moments de plaisir pour se consoler de l'état du monde. Et si l'humour n'y suffit pas, mettons-y le cynisme avec une pincée de littérature égotiste, deux doigts de télé réalité et un zeste de nomadisme désespéré.

Contre ces trois réponses à la mondialisation, je voudrais en proposer une autre que j'appelle mondialité. Il s'agit de retrouver de la stabilité dans l'écoulement de notre temps, d'aménager des niches dans lesquelles le présent existe à nouveau, et ceci sans se passer des développements techniques qui facilitent nos vies.

Pour cela une conscience aiguë de l'état de notre monde est nécessaire afin d'y distinguer ce qui est émancipatoire de ce qui ne l'est pas. La mondialité est un projet, un horizon bien en vue. Puisque nous pouvons aller en deux heures de Genève à Berlin, profitons-en pour que se forge une conscience de l'unité de la condition humaine. Profitons-en pour nous poser la question du sens de la technique, de l'illusion du progrès. Puisque nous pouvons savoir en temps réel ce qui se passe en Australie, profitons-en pour nous inquiéter de la disparition de la barrière corallienne.

On dira que c'est une attitude d'esthète, qu'une artiste ou un écrivain peut se permettre de se déplacer sur la marge pour récupérer son présent. Le rêve des Lumières auquel je m'associe est justement que chacun pense enfin par lui-même, artiste ou pas. Donc chacun doit avoir sa stratégie pour développer (avec d'autres et en réseau bien sûr) une réponse personnelle (ce qui ne veut pas dire privée) à l'état du monde, dans la conscience aiguë qu'il n'y a pas d'autre monde.

Les artistes, les intellectuels, les scientifiques critiques ont désormais cette tâche: réinventer un présent au centre de nos existences. Le futur est à cette condition. C'est Walter Benjamin qui le dit: »La voyance est la vision de ce qui est en train de prendre forme ... Percevoir exactement ce qui arrive à la seconde même est plus décisif que savoir par avance le futur lointain.«

J'essaie quant à moi, par des romans ou des chroniques, de me consacrer à cette tâche.